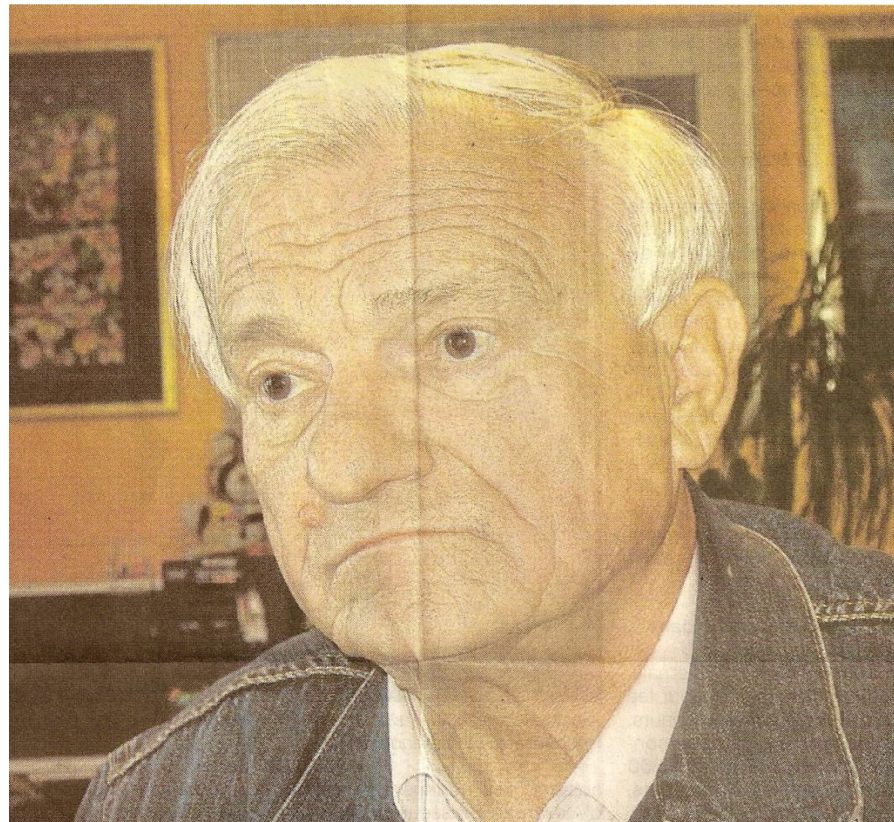


PORTRAIT

Le Serbe de Sarajevo résiste à la maladie de la haine



Pendant le siège de Sarajevo, il était « le bon Serbe », le général qui s'était rangé aux côtés des Bosniaques. Jovan Divjak n'a pas désarmé. Désormais, il s'occupe des orphelins de guerre, des petits Roms, et combat « cette foutue maladie de la peur de l'autre ». Libre dans une Bosnie cadennassée par les nationalismes, appelée à voter le 3 octobre.



L'ancien général serbe a cofondé une association qui aide enfants handicapés, élèves talentueux, orphelins de guerre

1980. Mort de Tito, fondateur de la Yougoslavie socialiste. Montée des divergences entre Serbes orthodoxes, Croates catholique, Bosniaques musulmans.

1991. Indépendance de la Slovénie et de la Croatie. Les Serbes tiennent, de plus en plus seuls, les rênes de la Yougoslavie.

1992. La Bosnie-Herzégovine accède à son tour à l'indépendance; tes Serbes de Bosnie refusent. Ils reçoivent l'appui de l'armée « yougoslave » de Belgrade.

1992-1996. La capitale bosniaque, Sarajevo, est assiégée par les Serbes. Massacres. Guerre, aussi, entre Musulmans et Croates. Intervention de l'Onu.

1996. Après les accords de Dayton (Etats-Unis), la Bosnie Herzégovine est séparée en deux entités : la Bosnie croato-musulmane (51 % du territoire) et la République serbe de Bosnie (49%). Un État fédéral sans réel pouvoir les chapeaute.

3 octobre 2010. Élections en Bosnie-Herzégovine sur fond, comme toujours, de tensions nationalistes ...

SARAJEVO (de notre envoyé spécial). - Tous les matins, le vieux général rejoint à pied ses bureaux rue Dobojska, sur les coteaux qui dominent la ville. Quatre kilomètres d'un bon pas pour humer et palper ce Sarajevo qu'il a « **dans la peau** ». Retrouver la douceur de vivre, le parfum de ce Beyrouth des Balkans, d'avant le siège. Celui d'une ville où, du temps de la Yougoslavie, Orient et Occident se mêlaient harmonieusement. Où églises, minarets et synagogues voisinaient en toute quiétude. Où l'on se partageait des cigarettes autour d'un café turc ou d'une sljivovica (alcool de prune).

« **Dobar dan, Jovan.** Bonjour, **Jovan.** » Pas un jour sans qu'on ne l'aborde sur le trajet vers son bureau, sans que quelqu'un vienne blaguer ou tisonner des souvenirs vieux d'il y a quinze ans. Du temps où l'actuelle capitale de la Bosnie-Herzégovine tremblait, pleurait, résistait sous le feu des snipers et des batteries serbes installées sur les montagnes alentour.

Jovan Divjak, 73 ans, est un héros à l'ancienne mode. Discret et populaire, rassurant d'une certaine

manière. Carrure à la John Wayne, cheveux blancs crantés, sourire parfois ironique aux lèvres. Durant les (presque) quatre années de siège, sous une pluie quotidienne de « **329 impacts d'obus** », il a commandé la garnison de Sarajevo.

Connu comme le loup blanc sur toute la ligne de front. En Bosnie et ailleurs. Divjak, le général serbe ! « **On disait : le bon Serbe** », ironise-t-il. L'officier de l'armée yougoslave avait choisi de combattre auprès des Bosniaques, alors que l'étau de la purification ethnique se resserrait ! Ancien membre de la garde rapprochée de Tito, passé par l'École d'état-major en France, attaché à cette Yougoslavie qu'il avait brassé en paix au moins pendant quatre décennies, Bosniaques, Croates, Serbes, Slovènes, Macédoniens, Albanais.

« **A Sarajevo, rappelle le général, je suis resté avec les pauvres, avec les citoyens qui n'étaient pas armés.** » Un traître pour les nationalistes serbes de Karadzic. Un élément suspect pour les ultras du camp bosniaque. Il en paie le prix depuis. Quitte rarement Sarajevo. Ses voisins de la Republika Srsпка (Serbes

de Bosnie) ont ajouté son nom à la liste des criminels de guerre. Pour, jure-t-il, « **un crime que je n'ai pas commis, preuves à l'appui** ».

Héros et casse-pieds

À la fin de la guerre, écœuré par les petits arrangements et la promotion de quelques opportunistes, le général rend ses étoiles. Mais ne désarme pas. Il replonge dans la bagarre. Contre l'ignorance, l'intolérance, contre cette « **foutue maladie de la peur de l'autre** ». Avec quelques amis, il fonde « **Obrazovanje gradi BiH** » (L'éducation construit la Bosnie-Herzégovine). Pour venir en aide aux « **enfants handicapés, aux élèves talentueux, aux orphelins de guerre** ». Ils sont 20 000 dans toute la Bosnie, ayant perdu au moins un de leurs parents.

Aujourd'hui encore, Jovan Divjak se démène pour chaluter les dons des particuliers et des

entreprises. Depuis 1995 « **Obrazovanje gradi BiH** » a distribué 35.000 bourses pour 1,5 million d'euros, dépensé autant pour les écoles. Plusieurs centaines d'enfants ont pu suivre une scolarité normale, entrer à l'université. En 2005, l'association a étendu son aide aux minorités : près de 500 enfants roms ont bénéficié d'un coup de pouce.

Jovan Divjak est un héros et un casse-pieds. Parce que farouchement indépendant dans une Bosnie-Herzégovine verrouillée. « **Je suis un Bosniaque, un citoyen de Bosnie** », insiste-t-il, comme un défi aux trois « **chefs de guerre** » bosniaque, croate et serbe qui se partagent le pouvoir. *Dans' » Sarajevo, mon amour* (1), il écrit : « **J'ai toujours détesté qu'on essaie de me récupérer. Les nationalités, les groupes ethniques sont des concepts trop étriqués dans lesquels je me sens à l'étroit. Peut-être est-ce une forme d'arrogance de ma part, mais je me sens citoyen du monde.** »

Il bougonne, parle d'un pays qui marche sur la tête : « **On a trois systèmes de télécoms, de transport de l'électricité, une présidence à trois têtes...** » Soudain ; il se redresse, lève les

bras au ciel et s'esclaffe : « **Vous ne connaissez pas le train Sarajevo-Belgrade? Ah la la ! La ligne a été rouverte il y a un an. Il y a trois wagons, un bosniaque, un de l'entité serbe de la Republika Sprska et un autre de la Serbie. À chaque pays traversé, on change de locomotive !!! Si ; ·si ! C'est pas croyable!** »

Dans un français rocailleux, il dit : « **La situation est encore plus grave qu'en 1995, Au moins, à l'époque, on avait de l'espoir, Depuis, les nationalismes sont devenus plus forts.** » Avenir, espoir, l'Europe? Le Général soupire. Et hausse les épaules. Derrière lui, la ville se dore au soleil, hérissée de clochers et, de plus en plus, de minarets.

Marc PENNEC

(1) *Sarajevo mon amour*, entretiens avec Florence La Bruyère, 2004, Bûchet-Chastel, 295 p, 20€.